

Après le Retour

Majallat al-Sufur, 5 novembre 1915

*Louange à Dieu, d'avoir, par mon destin, amené au pire des états,
mon âme dispersée, ma passion lointaine, tombé dans un faux pas de mon
temps que l'on ne saurait même dire.*

*Je me suis efforcé, pour mon propre bien, vers le bien, et n'en ai obtenu
qu'un fantôme d'imagination —
des désirs et des espoirs qui m'ont déchiré, jusqu'à ce que leur faste doré
se dissipât et ne révélât que l'impossible.*

Dors à présent, ô nuit sans sommeil ; apaise-toi, ô esprit inquiet ;
console-toi, ô cœur affligé — car à quoi bon une douleur qui ne sert à
rien, et à quoi bon s'obstiner dans un chagrin qui ne profite à personne ?

Que Dieu pardonne le faux pas de l'Université — elle s'en est prise à
un troupeau paisible et l'a terrifié, à un cœur tranquille et l'a bouleversé,
à une vie limpide et l'a troublée ; elle m'a mené vers une fin qu'elle ne
m'a pas encore fait atteindre, et m'a laissé debout entre la louange et le
blâme, entre le contentement et le ressentiment, entre l'espoir et le
désespoir.

*La faute en est aux jours — n'était leur mauvais augure, son caractère
n'aurait jamais changé,
et s'ils avaient été droits, toute chose, en eux, serait demeurée droite.*

Vous voulez que j'écrive, mes amis, et pourtant vous savez bien que
je n'ai plus la force d'écrire, ni aucun chemin qui mène à bien écrire.

Et que voulez-vous d'un homme qui commençait à peine à
s'accoutumer à une vie de lumière et de guidance, quand le destin l'a
rejeté là où l'obscurité s'épaissit et où l'égarement se montre à nu ?

Hélas pour une vie dont le commencement fut beau et la fin funeste ;
hélas pour un rêve dont j'avais à peine goûté la douceur de l'espoir et le
plaisir de l'attente, quand la laideur de la douleur et l'amertume du
désespoir vinrent gâter l'un et l'autre pour moi.

*Quelle nuit ce fut, dont la longueur s'est abrégée —
quand mes nuits, avant celle-là, n'avaient jamais été courtes.*

Oui, mes amis, vous avez bien su que cette vie-là était lumière et guidance, et que celle-ci est ténèbres et égarement ; et je ne puis croire qu'autre chose sinon que vous avez fait comme moi — que vous avez dit adieu à votre propre intelligence et à votre propre cœur, le jour même où vous avez dit adieu à ce pays-là.

Et que pourrions-nous bien faire de notre intelligence, dans un pays aussi facilement satisfait que l'Égypte, dont le peuple se contente de peu en toute chose ; en fait de savoir et de lettres, de philosophie et de sagesse, il leur suffit de quelques formules qu'ils remâchent, de quelques mots qu'ils mastiquent, de quelques phrases qu'ils se répètent entre les lèvres et le palais, sans jamais en tirer un sens nouveau, ni y déceler une opinion originale.

Ils se sont détournés de la recherche et de la réflexion, se contentant de la simple transmission et de l'imitation ; car ils n'ont pas encore pris conscience d'eux-mêmes, et il ne leur importe guère d'avoir, dans l'héritage de l'esprit humain, quelque part ou quelque portion que ce soit.

Et que pourrions-nous bien faire de notre cœur, dans un pays aussi facilement satisfait que l'Égypte, dont le peuple se contente de peu en toute chose, pour qui la simple sensation et le simple mouvement suffisent à tenir lieu de vie, et dont les plaisirs se réduisent à flatter leurs sens les plus superficiels ? Dieu, semble-t-il, a placé leurs sentiments dans leurs mains et dans leurs pieds, et au bout même de leur langue ; ils ne connaissent de l'amour que sa forme la plus grossière et la plus rude, et ne cultivent d'affection que celle qui sert quelque besoin, ou procure quelque profit, ou aboutit à la satisfaction d'un désir ou à l'accomplissement d'un espoir.

Dieu m'est témoin que je n'ai ni exagéré ni versé dans l'excès, ni même dit tout ce que je voudrais dire ; et je sais bien que je n'écris ces lignes que pour deux sortes d'hommes : l'un qui a goûté le plaisir de la vie occidentale, et qui croira ce que je dis et le tiendra pour vrai ; l'autre qui n'en a rien connu, et qui m'accusera d'exagération et me reprochera d'aller trop loin.

Au premier, je ne puis offrir qu'une main fraternelle et un mot de consolation ; pour le second, je ne puis espérer que guidance, bien-être, et une vie à la sérénité sans trouble, et que Dieu lui épargne ce que nous avons nous-mêmes éprouvé ; car à peine avons-nous loué la douceur de sa récolte qu'elle nous a laissé une boule dans la gorge qui ne nous

quittera jamais, sinon avec le tout dernier souffle de la vie.

Ô combien étrange, combien profondément étrange : les gens rentrent dans leur pays, après l'exil, joyeux et réjouis, tandis que moi — je jure par toute l'intelligence des cœurs et la sagesse des esprits de ce pays-là, par la pureté de son caractère et la sûreté de son goût, par la délicatesse de ses sentiments et l'élévation de ses mœurs, par la beauté de ses qualités et l'équilibre de ses tempéraments — je suis rentré en Égypte triste et affligé, et j'ai presque honte de dire la vérité en déclarant que je l'ai retrouvée en pleurant.